



E L O G E

D E M. F A G O N.

GUY CRESCENT FAGON nâquit à Paris le 11 Mai 1638. de Henry Fagon , commissaire ordinaire des Guerres, & de Louïse de la Brosse. Elle étoit Nièce de Guy de la Brosse, Medecin ordinaire du Roy Louïs XIII, & petit-fils d'un Medecin ordinaire de Henry IV.

Dés le temps de Henry IV on s'étoit apperçû que la Botanique, si nécessaire à la Medecine devoit être étudiée, non dans les Livres des Anciens où elle est fort confuse, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les Campagnes, reflexion qui, quoi-que très simple & très naturelle, fut assés tardive. On avoit vû aussi que le travail d'aller chercher les Plantes dans les Campagnes étoit immense, & qu'il seroit d'une extrême commodité d'en rassembler le plus grand nombre, qu'il se pourroit dans quelque Jardin, qui deviendroit le Livre commun de tous les Etudiants, & le seul Livre infallible. Ce fut dans cette vûe que Henry IV fit construire à Montpellier en 1598 le Jardin des Plantes dont l'utilité se rendit bien-tôt très sensible, & qui donna un nouveau lustre à la faculté de Medecine de cette Ville. M. de la Brosse piqué d'une louable jalousie pour les interêts de la Capitale, obtint du Roy Louïs XIII par un Edit de 1626 que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin dont il étoit proprement le fondateur, il passa ensuite 10 ans à disposer le lieu tel qu'il est présentement, à en faire les bastimens, à y rassembler des Plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chés lui Mad^e. Fagon sa Nièce lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans

après sa naissance, c'est-à-dire en 1640, M. de la Brosse fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonstration publique des Plantes. Ainsi M. Fagon nâquit & dans le Jardin Royal, & presque en même temps que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux, ce furent des Plantes, les premiers mots qu'il beguaya ce furent des noms de Plantes, la langue de la Botanique fut sa langue maternelle. A cette première habitude se joignit un goût naturel & vif, sans quoi le Jardin eût été inutile. Après ses études faites avec beaucoup d'application & de succès, ce goût fortifié encore par l'exemple & les conseils de M. de la Brosse, le détermina à la profession de la Médecine. Etant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvoit guere en ce temps-là être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès, il soutint dans une These la Circulation du Sang. Les vieux Docteurs trouverent qu'il avoit défendu avec esprit cet étrange Paradoxe. Il eut le bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Médecin, & que ce qui dépend d'un seul homme dépend aussi de ses goûts, & aune destinée fort changeante, un premier Médecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé le Jardin Royal, & heureusement l'avoit assez négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de Plantes, que ce n'étoit presque plus un Jardin. M. Vallot devenu premier Médecin, entreprit de relever ce bel établissement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ses soins qui furent reçûs avec joye. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pirenées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de Plantes destinées à repeupler ce Desert. Quoique sa fortune fût fort médiocre, il fit tous ces voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la Patrie, car on peut dire que le Jardin Royal étoit la sienne. En même

96 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
temps M. Vallot employoit tous les moyens que lui don-
noit sa place pour rassembler le plus qu'il étoit possible de
Plantes étrangères, & des Pays les plus éloignés.

* V. l'Hist.
de 1715.
p. 69.

On publia en 1665 un Catalogue de toutes les Plantes
du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons
déjà parlé ailleurs *. Il est intitulé *Hortus Regius*. M. Fa-
gon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un pe-
tit Poëme latin. Ce concours de Plantes qui de toutes
les parties du monde sont venuës à ce rendez-vous com-
mun, ces differents Peuples vegetaux qui vivent sous un
même climat, le vaste empire de Flore dont toutes les
richesses sont rassemblées dans cette espece de Capitale,
les Plantes les plus rares & les plus étrangères, telle que
la Sensitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que
toutes les autres, le soin du Roy pour la santé de ses Su-
jets, soin qui auroit seul suffi pour rendre la sienne infini-
ment précieuse, & digne que toutes les Plantes salutaires
y travaillassent, tout cela fournit assés au Poëte, & d'ail-
leurs on est volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux
places de Professeur en Botanique & en Chimie au Jardin
Royal, car on y avoit joint la Chimie qui fait usage des
Plantes à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit
repeuplé de Plantes ce Jardin, il le repeupla aussi de jeu-
nes Botanistes que ses leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler sur la Theriaque, l'Apoti-
quaire qui étoit chargé d'apporter les Drogues, lui en ap-
porta une autre presque aussi composée, dont je n'ai pu
sçavoir le nom, sur laquelle il n'étoit point préparé. Il
commença par se plaindre publiquement de la superche-
rie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une,
mais pour corriger l'Apotiquaire de lui faire de pareils
tours, il se mit à parler sur la Drogue qu'on lui presentoit
comme il eût fait sur la Theriaque, & fut si applaudi, qu'il
dut avoir beaucoup de reconnoissance pour la malignité
qu'on avoit eüe.

En

En même tems il exerçoit la Medecine dans Paris avec tout le soin , toute l'application , tout le travail d'un homme fort avide de gain , & cependant il ne recevoit jamais aucun payement malgré la modicité de sa fortune , non pas même de ces payements déguifés sous la forme de presents , & qui font souvent une agréable violence aux plus desinteressés. Il ne se propofoit que d'être utile , & s'instruire pour l'être toujours davantage.

Sa reputation le fit choisir par le feu Roy en 1680 pour être premier Medecin de Madame la Dauphine. Quelques mois après il le fut aussi de la Reine , & après sa mort il fut chargé par le Roy du soin de la fanté des Enfants de France. Enfin le Roy après l'avoir approché de lui par degrés , le nomma son premier Medecin en 1693 , dignité qui jouït auprès de la personne du Maître d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour , il n'avoit pu remplir par lui-même les fonctions de Professeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal , mais du moins il ne les faisoit remplir que par les Sujets les plus excellents & les plus propres à le représenter. C'est à lui qu'on a dû M. de Tournefort , dont il eût été jaloux , s'il avoit pu l'être.

Dés qu'il fut premier Medecin , il donna à la Cour un spectacle rare & singulier , un exemple qui non seulement n'y a pas été suivi , mais peut-être y a été blâmé ; il diminua beaucoup les revenus de sa Charge. Il se retrancha ce que les autres Medecins de la Cour ses subalternes payoient pour leurs Serments , il abolit des tributs qu'il trouvoit établis sur les nominations aux Chaires Royales de Professeur en Medecine dans les différentes Universités , & sur les Intendances des Eaux Minerales du Royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avoit préparé avant qu'il fût en place une avarice ingénieuse & inventive , dont il pouvoit assés innocemment recueillir le fruit , & il ne voulut point que ce qui appartenoit au merite lui pût être disputé par l'Argent , rival trop dangereux & trop

accoutumé à vaincre. Le Roy en faisant la Maison de feu Monseigneur le Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Medecin de ce Prince pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser, mais M. Fagon ne se démentit pas, il representa qu'une place aussi importante ne devoit point être venale, & la fit tomber à feu M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Medecin, & unie à la Surintendance des Bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Medecin n'avoit plus que la Surintendance des Exercices du Jardin sans la nomination des Places. Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698 la Surintendance des Bâtimens, M. Fagon obtint du Roy que celle du Jardin Royal seroit réunie à la Charge de premier Medecin, en laissant néanmoins au Surintendant des Bâtimens la disposition des fonds nécessaires à l'entretien du Jardin. Il eût pu facilement se faire accorder aussi cette disposition, & tout autre ne l'eût pas négligée, mais ces sortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne seroient précisément qu'en bien user.

Il a toujours eu une tendresse particuliere pour ce Jardin, qui avoit été son Berceau. Ce fut dans la vûe de l'enrichir, & d'avancer la Botanique, qu'il inspira au Roy le dessein d'envoyer M. de Tournefort en Grèce, en Asie & en Egypte. Quand les fonds destinés au Jardin manquoient dans des temps difficiles, M. Fagon y suppléoit, & n'épargnoit rien soit pour conserver les Plantes étrangères dans un climat peu favorable, soit pour en acquérir de nouvelles, dont le transport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit presque sous sa protection les malheurs du reste de la France.

Il avoit aussi beaucoup d'affection pour la Faculté de Medecine de Paris, dont il étoit membre, elle trouvoit en lui dans toutes les occasions un Agent fort zélé auprès du Roy, il maintenoit en vigueur les privileges qui lui

ont été accordés, & que des usages contraires, si on les toleroit, aboliroient aisément, même sous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas, mais tous les cas particuliers feroient d'une discussion infinie, & les exceptions d'une dangereuse conséquence. Si la Loi est juste en general, il faut lui passer quelques applications malheureuses.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grâces aux Empiriques. Ces sortes de Medecins, d'autant plus accredités qu'ils sont moins Medecins, & qui ordinairement se font un titre ou d'un sçavoir incomprehensible & visionnaire, ou même de leur ignorance ont trop souvent puni la crédulité de leurs Malades, & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques succès de cet extraordinaire, un sage préjugé est toujours pour la Regle.

Ce n'est pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle Secrets, au contraire il en a fait acheter plusieurs au Roy, mais il vouloit qu'ils fussent véritablement Secrets, c'est-à-dire inconnus jusques-là, & d'une utilité constante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient posséder un trésor, que leur trésor étoit déjà public, il leur montrait le Livre où il étoit renfermé, car il avoit une vaste lecture, & une memoire qui la mettoit tout entiere à profit.

Aussi pour être parvenu à la premiere dignité de sa profession, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la meriter encore de plus en plus après l'avoir obtenuë. Les Fêtes, les Spectacles, les Divertissements de la Cour, quoi que souvent dignes de curiosité, ne lui causoient aucune distraction, tout le temps où son devoir ne l'attachoit pas auprès de la personne du Roy, il l'employoit ou à voir des Malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Versailles lui passaient par les mains, & sa maison ressembloit à ces Temples de l'Antiquité où étoient en

dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux differents. Il est vrai que les suffrages des Courtisans en faveur de ceux qui sont en place, sont assés équivoques, qu'on croyoit faire sa cour de s'adresser au premier Medecin, qu'on s'en faisoit même une espece de loi, mais heureusement pour les Courtisans ce premier Medecin étoit aussi un grand Medecin.

Il avoit besoin de l'être pour lui-même, il étoit né d'une très foible constitution, sujet à de grandes incommodités, sur-tout à un Asthme violent. Sa santé ou plutôt sa vie ne se soutenoit que par un extrême sobriété, par un régime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté qu'il vivoit.

Après la mort du Roy il se retira au Jardin Royal dont il avoit conservé la Surintendance. Son Art céda enfin à une nécessité inévitable, il mourut le 11 Mars 1718 âgé de près de 80 ans.

L'Academie des Sciences l'avoit choisi en 1699 pour être un de ses Honoraires.

Outre un profond sçavoir dans sa profession, il avoit une érudition très variée, le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La Raison même ne doit pas dédaigner de plaire, quand elle le peut. Il étoit attaché à ses devoirs jusqu'au scrupule, & quelquefois au milieu de douleurs assés vives, il ne laissoit pas d'être auprès du Roy dans les temps où il y devoit être; l'assiduité d'un homme aussi desinteressé, & qui au lieu de demander refusoit, n'étoit pas celle d'un Courtisan. Quelquefois il ne se défoit pas assés des instructions qu'il recevoit dans les choses de son ministere, car il étoit dans un poste trop élevé pour avoir la verité de la premiere main, & l'amour qu'il se sentoit pour la justice, le témoignage qu'il s'en rendoit, l'attachoit beaucoup aux idées qu'il avoit prises. Il a toujours souffert ses longues & cruelles infirmités avec tout le courage d'un sage Phisicien, qui sçait à quoi la Machine du Corps humain est sujette, & qui pardonne à la Nature.

Il avoit épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux Fils, l'ainé Evêque de Lombes, & le second Conseiller d'Etat.



ELOGE

DE M. L'ABBE' DE LOUVOIS

CAMILLE LE TELLIER nâquit le 11 Avril 1675 de Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Ministre d'Etat, & de Dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatrième Fils, & fut destiné de bonne heure à l'Eglise. Des Benefices considerables suivirent promptement cette destination. Deplus dès l'âge de neuf ans il fut pourvû de la Charge de Maître de la Librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en sa faveur, celle de Garde de la Bibliotheque du Roy, & celle d'Intendant & de Garde du Cabinet des Medailles. Tout le tournoit du côté des Sciences, & heureusement ses inclinations & ses dispositions naturelles s'y accorderoient.

On alla chercher pour lui les Maîtres que la voix de la Renommée indiquoit; tous ceux qui brilloient le plus dans la Litterature, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de si près, on les attiroit chés lui, ou plustôt on les y admettoit, car il n'étoit guere besoin de violence ni d'adresse pour les mettre en liaison avec le Fils d'un Ministre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis, ils y apportoit les Prémices de leurs Ouvrages, leurs Projets, leurs reflexions, le fruit de leurs longues lectures, & le jeune Homme qu'ils vouloient instruire, & à qui ils ne cherchoient guere moins à plaire, n'étoit nourri que de Sucs & d'Extraits les plus fins & les plus agréables. Il fit des Exercices publics

